

obstacle qui se dresse devant ceux qui doivent se livrer à des enquêtes sociales est constitué par le fait que les ouvrages méthodologiques sont épuisés et n'ont pas pu être réimprimés. L'auteur ajoute que ce petit livre a été rédigé en vue de remédier à cette lacune et de répondre à ce besoin. En dépit de cette assertion, le livre en question n'ajoute pas grande chose aux listes d'enquêtes et à leurs applications, qui sont bien connues depuis l'époque de H. de Tourville et de Demolins.

Toutefois l'historique de l'école de science sociale y est bien tracé: Dans cet exposé on trouve un excellent schéma de l'école de la science sociale et des travaux sociologiques accomplis durant un siècle, ainsi qu'un compte rendu de la façon dont les nouvelles oeuvres complètent les précédentes. D'autre part, l'auteur, après avoir mis en évidence l'état actuel de cette école, remarque que les recherches de sociologie expérimentale sont plus fécondes dans les autres pays qu'en France et ajoute que, dans plusieurs parties du monde, la sociologie gagne du terrain et fonde des Instituts. D'ailleurs Sorokin, Zimmerman et Galpin mentionnent dans leurs oeuvres ce progrès de la sociologie. Zimmerman se déclare même en faveur de cette méthode et Dr. Brampton, dans son livre intitulé "La Famille et la Société", s'est déjà servi de cette méthode par ses recherches. Quant aux autres sociologues américains, ceux-ci ne laissent point, quoiqu'en y apportant certaines réserves et rectifications, d'adopter cette méthode. Celle-ci a déjà suscité de l'intérêt en Angleterre, au Canada, au Brésil, en Turquie et au Portugal, et a gagné des partisans dans ces diverses contrées. La sociologie expérimentale, sous des formes tant soit peu différentes, est également en voie de développement en Belgique, en Suisse, en Pologne et en Roumanie. L'auteur termine son oeuvre en souhaitant de voir renaître en France cette méthode sociologique qui, hors de France, a trouvé un si favorable terrain de développement.

JULES MONNEROT, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*,
Gallimard, Paris 1946, p. 237.

Dans le livre qu'il a publié sous ce titre, J. Monnerot commence par recueillir les objections qui, à partir de l'époque de Ch. Andler,

ont été émises contre la vaste thèse de la sociologie française laquelle prétend embrasser toutes les sciences humaines, et étudie le problème de savoir si, oui ou non, les faits sociaux peuvent être (selon l'expression consacrée de Durkheim) étudiées "*comme des choses*", puis, s'enhardissant au témoignage des sources d'information sur lesquelles il s'appuie, conclue son étude par une réponse négative. Suivant l'auteur, l'homme est un être conditionné par un temps et un lieu déterminés. Son existence ne peut, par conséquent, être étudiée d'une façon générale et abstraite ne tenant pas compte de ces conditions dont l'homme dépend. D'après Monnerot, qui débute sur une vue existentialiste, la sociologie n'est légitime que lorsque et si elle met en lumière l'aspect de cet être humain ainsi conditionné. Non plus proches instruments de connaissance sont l'amour et la haine. Il n'est point possible, en faisant abstraction de ces sentiments, de considérer l'être humain comme des objets physiques. La sociologie ne décrit le *subjectivité* qu'en tant qu'évitant, pour le sujet, de rester emprisonné dans ses propres limites, toutefois l'objet des recherches de la sociologie, tout comme celui de la psychologie ne peut être autre chose que le subjectivité. Ainsi lorsque, à la manière de Tönnies, nous distinguons les faits de *voisinage* (communauté) et les faits *d'intérêt* (relations idéales), l'intérêt consiste pour nous en une attraction, et le voisinage, en une contrainte. C'est-à-dire qu'ici nous formulons un jugement de valeur, nous nous livrons à un comportement affectif en présence d'un être humain. En d'autres termes, la sociologie ne peut être qu'une phénoménologie sociale. L'ethnographie, la statistique et l'histoire ne servent qu'à mieux compléter cette description directe que cette phénoménologie sociale exerce sur l'être humain et ne sont pas susceptibles, à elles seules, de fonder la sociologie. La sociologie n'est qu'une psychologie de l'être humain renfermé entre les "*limites individuelles*".

L'on voit que le point de vue sociologique de Monnerot forme le pôle opposé à celui de Durkheim. Le premier dans cette question opposée, entre elles, les trois conceptions que, depuis longtemps, l'on met en évidence et qui sont: *comprendre, interpréter et expliquer*. Monnerot, reprenant ces conceptions, fait remarquer qu'elles se complètent et que le fait d'interpréter sans comprendre et d'expliquer sans interpréter ne sont point possibles ou concevables dans le

domaine de la sociologie. Se basant sur cette raison, il critique, de ce point de vue, et la conception durkheimienne et les autres essais d'explication similaires. De cette façon, Monnerot tâche de montrer que, dans ces oeuvres, les faits de *comprendre* et *d'expliquer* jouent quand même un rôle sous une forme inavouée; et que ces essais d'explication reposent implicitement sur ces bases.

D'après Monnerot, les faits sociaux ne sont pas *des choses*; le but de la sociologie est de donner une nouvelle *signification* aux faits déjà étudiés par les autres sciences (telles que l'histoire, l'éthnographie, la psychologie, la biologie). Cette science se fonde, non point en supprimant les autres disciplines, mais, au contraire, en se basant sur elles. 1) La sociologie n'est pas une science au même titre que l'est, par exemple, la mécanique. 2) Elle n'est surtout pas la science de l'être humain unique; chacune des sciences qui traitent de l'homme possède un sujet propre à elle. La sociologie constitue une façon de voir toutes les sciences de l'homme en vue de confronter les éléments constitutifs de chacune de ces sciences et d'interpréter ces éléments suivant une signification nouvelle. Le seul caractère qui se remarque dans la psychologie des institutions et du peuple tient en ce que le sujet des uns et des autres ne consiste point en "*choses*". Les faits sociaux sont autant de faits psychologiques qui ne se trouvent pas limités par le caractère individuel. C'est pourquoi ce n'est pas la société qui existe, mais bien les "*états vécus*" de cette société.

L'auteur, dans le chapitre qui porte pour titre "*la sociologie de la sociologie*", après avoir procédé à la critique des essais de sociologie tentés jusqu'ici, recherche les causes qui ont créé ce qu'il appelle les états sociaux vécus. Ici Monnerot tend à montrer comment toutes les sociologies proviennent de la tendance à la systématisation de la "*philosophie sociale*" née d'une situation concrète à l'être humain. Toutefois il affirme qu'une sociologie telle qu'il l'entend peut provenir d'un processus sélectif et interprétatif exercé sur l'histoire, la psychologie et l'éthnographie. La sociologie, c'est-à-dire la psychologie de l'individu considéré comme un tout, doit naître de l'opposition de l'historique et du non historique, du passé et du présent, de l'individuel et du collectif. Une sociologie bien entendue, compréhensive peut acquérir la nature d'une science spécifique, sui generis, par le moyen de réduire ce qui est de nature

des généralités et d'augmenter ce qui est de nature de l'historique. Il semble ressortir de ce qui précède que l'essai fait en sociologie par Monnerot fait revivre l'ancienne conception des "sciences morales" de Dilthey, qui a retrouvé une nouvelle forme d'expression sous l'influence de l'existentialisme, et tente de donner à la sociologie une place conforme à ce point de vue.

FERDINAND TÖNNIES, *Communauté et Société*, (Catégories fondamentales de la sociologie pure)

Presses Universitaires, Paris, 1944, p. 241.

La première esquisse de l'oeuvre de Tönnies, "Gesellschaft und Gemeinschaft" publiée en 1887, fut une thèse de doctorat passée à l'Université de Kiel en 1881, puis élargie durant les cours universitaires de ce sociologue. L'oeuvre en question ne rencontra, pour quelques temps, que de l'indifférence, mais Tönnies reprit, par la suite, la défense de ses idées en collaborant à la revue de P. Natorp. En 1894, Tönnies fut élu membre de l'Institut de la Sociologie International à Paris. Avec la seconde édition de "Communauté et Société", une époque de réussite commence pour Tönnies. En 1913 il est nommé professeur d'économie (car, à cette date, la sociologie n'était pas encore officiellement enseignée en Allemagne). Lorsqu'en 1909 fut fondée "La Société de la Sociologie Allemande", Tönnies en fut élu le président. Quoique l'oeuvre de Tönnies ait suscité de l'intérêt en France et longuement commenté, elle n'avait pas encore été traduite en français. Cette traduction — complète — a été, pour la première fois, donnée par J. Leif en 1944. Les concepts de communauté et de société de Tönnies ont été, par la suite, élargis par lui dans ses "Observations et Critiques sociologiques", et employés, plus tard, avec plus ou moins de modifications, dans son "Introduction à la Sociologie".

Tönnies distingue les problèmes de sociologie générale et ceux de la sociologie particulière. Les premiers s'étendent, dans le temps et l'espace, à toutes les formes de la vie sociale et se rassemblent autour de centres d'investigation principaux tels que la biologie sociale. Les seconds embrassent les questions de la sociologie pure, la sociologie appliquée et la sociologie empirique.